

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 14

Artikel: Argot fin de siècle : à Genève
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Douze petits canons de papier mâché et fortement entourés d'un fil de métal étaient rangés en étoile de manière à lancer leurs projectiles de tous côtés. On assure que le tout était très ingénieusement construit.

Celui qui avait dénoncé le fait fut mis aux arrêts et relâché peu de jours après, l'enquête n'ayant mis au jour aucun indice certain.

Tout cela se fit sans bruit, et jamais la personne contre laquelle avait été dirigé ce perfide projet n'en connut l'existence. On ne voulut pas même laisser soupçonner à cet homme de bien qu'il pouvait être l'objet de quelque malveillance.

L. M.

La Muse amateurs en tournée.

Laquelle ? Est-ce l'une des neuf sœurs qui, désertant le Parnasse, s'en vient faire un tour dans le Gros de Vaud ?

Non, La Muse en question, est tout simplement la *Muse lausannoise*, une société littéraire et artistique, qui, s'inspirant des souvenirs du moyen-âge, s'en va de temps à autre faire une excursion, comme les comédiens du temps de Molière, afin de répandre les lettres, et... il faut bien le dire aussi, afin de remplir sa caisse.

En entendant parler des comédiens du temps de Molière, on se rappelle immédiatement la page dans laquelle Scarron décrit l'arrivée d'une troupe semblable.

Il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toile peinte, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendait par les pieds une poule et un oison... »

Heureusement les temps ont marché, et lorsque, le 27 mars, la *Muse* débarquait à Echallens, elle présentait un aspect plus agréable. — La charrette est remplacée par un omnibus confortable, tiré par quatre bons chevaux, et personne ne s'est avisé d'aller à la chasse des geais ni des corneilles du trait.

Dans la cour du Lion-d'Or, la troupe met pied à terre. C'est le moment de saisir au vol quelques silhouettes. Voici d'abord le président — l'Apollon de cette Muse — qui dirige tout son monde avec beaucoup d'énergie et d'entrain. Tout en conférant avec le cocher, il surveille le débarquement des demoiselles, répond à toutes les questions qu'on lui adresse, et n'est pas depuis dix minutes dans la ville qu'on le réclame déjà de tous côtés. — Voici le grand premier comique. Pour grand, il l'est, comique aussi, quant à *premier*, tout le monde est quelque chose de *premier* dans la Muse. — D'un air ennuyé il entortille autour de son cou un foulard rouge — les artistes doivent soigner leur gorge, n'est-ce pas. — Voici l'amoureux — un des rôles les plus faciles à repourvoir. Puis voici les demoiselles. Toutes jeunes et jolies, cela va sans dire. Elles descendent en poussant de petits cris effarouchés et regardent curieusement autour d'elles.

Du ciel gris et bas, la neige tombe dru. Quelques passants se hâtent, emmitouflés dans leurs manteaux. Là-haut, sur l'omnibus, les bagages sont recouverts d'une bonne couche blanche. Dans la salle du Lion-d'Or, on s'installe bruyamment et l'on se compte. Allons, la troupe est au complet. Il n'y manque pas même le poète, qui regarde vaguement de ses yeux rêveurs, cherchant sans doute une rime rebelle, ou un sujet de tragédie. — Il s'agit maintenant de travailler. De l'omnibus, on descend avec précaution les accessoires divers. Voici la massue, qui doit servir dans *Mesdames de Montenfriche*. La tortue vient ensuite, soigneusement recouverte d'une serviette, puis les hardes des comédiens. Par une déchirure du papier, on aperçoit la coiffe blanche de Thérèse ou le mouchoir rouge

de Badayos. — Les pigeons sous le toit, assistent curieusement à ce déballage. Le grand premier rôle s'attelle à la charrette, l'amoureux pousse par derrière, et en route pour la *satte des représentations*. Charmante cette salle, bien qu'elle ne rappelle que de très loin l'Opéra-Comique. C'est derrière la gare. On pénètre d'abord dans le réduit à charbon du L.-E. De là, on arrive dans un grand hangar, où les vents coulis doivent régner en maîtres. Par exemple les frais de chauffage et d'éclairage ne seront pas très élevés. Quelques quinques le long des parois remplacent le lustre, et si l'on a froid, on cache ses pieds dans la scie qui tapisse le sol. Pendant qu'une partie de la troupe organise la représentation, le reste court la ville. On s'arrête un moment pour examiner une jeune indigène qui, le balai en l'air, cesse de déblayer la neige, pour considérer ces étrangers. Ailleurs l'abreuvement des vaches paraît être une des grandes distractions du dimanche après-midi. Dans un café, quelques jeunes gens jouent au billard. L'un commence à chanter d'un air inspiré : « Elle était jeune et belle ». Inutile d'attendre le reste. Il paraît que ce seul vers lui suffit, car il se contente de le répéter à satiété.

Enfin voici l'heure de la représentation. La salle (!!!) se remplit peu à peu. Chose singulière, on a vendu surtout des billets de secondes, et les premières seules sont occupées ?... Il paraît que chacun fait partie de la société de gymnastique et qu'enjambant les bancs est un exercice très pratiqué. Dans les coulisses, on gèle. Un monsieur de l'endroit, venu pour saluer les actrices, les trouve grelotantes avec leurs bougeoirs à la main, attendant de faire leur entrée. Enfin c'est fini. Quelques bonnes âmes ont versé des larmes sur *Jean-Marie*; on a ri consciencieusement aux deux autres pièces; on a remercié très aimablement les acteurs par des bravos chaleureux. Ils sont fourbus, le souffleur n'en peut plus, et l'on se prépare à revenir.

Oh ce retour ! Il n'a certes rien d'olympique. Dans l'omnibus on s'entasse, et l'on finit par trouver place, à l'exception du poète, qui reste bravement sur le marchepied comme Moïse à l'entrée de la terre promise. On s'installe aussi commodément que possible et l'on s'arrange pour ne pas s'ennuyer en chemin. Les chants, les rires se succèdent. Ceux qui désirent dormir n'ont qu'à attendre d'être chez eux.

Apollon s'est dévoué pour sa chère Muse. C'est lui qui est monté sur le siège à côté du cocher. Là, c'est moins agréable. La neige tombe toujours aussi serrée. On a beau se boutonner, elle pénètre partout, dans vos poches, dans vos manches. C'est à peine si l'on peut avaler à mesure celle qui vous tombe dans la bouche. Voici Etagnières, Cheseaux, Romanel, où de grands noyers chargés de neige vous raclent le visage au passage. Sur la route, deux ombres avancent péniblement; ce sont des paysans des environs venus à Lausanne pour entendre *Michel Strogoff*. Ahuris sous leur parapluie, ils regardent passer cette voiture fantastique et nous saluent d'un : *Le fil est cou...ou...pé*.

Les chevaux avancent courageusement dans la neige. De temps à autre le cocher les encourage : « Allons, Marie, allons, Sophie. » Enfin voici Lausanne. Sur Chauderon un fil est réellement coupé, et risque de faire buter un cheval. Voici le Grand-Pont. Tout le monde descend. Chose curieuse, l'amoureux de la troupe a sur les lèvres un peu de rouge qui n'y était sûrement pas en quittant Echallens, mais ce n'est pas le moment d'approfondir ces choses, et l'on se sépare à moitié endormis.

La *Muse* est rentrée dans ses foyers.

PIERRE D'ANTAN.

Cobasset et le notéro.

Cobasset avâdu du grantein 'na deint contré lo notéro.

Porquiet ? On n'en sâ rein ào justo ! adé estte que ne poivè ni lo vairè et ni lo cheintrè, et ne sé geinavè pas dè lo clabaudà et dè lo décrià pè devant lo mondo.

Se per hazâ sé trovâvont on part à dévezâ devant la forzde et que lo vilho couriaò vignè à passâ, Cobasset avâdu adé lo mor ein route po derè ài z'autro : « Lo vouaique, cé vilho gredin ! se stuce va ào paradis, l'ai vé assebin ! » et on moué d'afférés dinse. Cilliao fions fasion recâffâ lè z'autro qu'êtiont tot

ébaubis dè vaire Cobasset dèlavâ dinse 'na brava dzein, kâ, faut bin derè, lo vilho notéro étai on citoyen dè sorta, dè respecta dè tot lo mondo et que n'avâi jamé fe too à nion.

Lo notéro savâi prâo què Cobasset lo cayivè; mâ n'avâi jamé rein de. Quand on l'ai redipetâvè oquîé, fasâi état dè ne rein ourè, et sé desâi ein li mimo : « L'ai faut férè l'honneu qu'on fâ ài tsins ! »

Tot parai, cein ne poivè pas allâ adé dinse : a fooce d'avâi prâo bournâ, lo fu a étâ d'obedzi dè cllianmâ; c'est tot coumeint quand on tsin vâo tsertsi rogne à ne n'autre et que stuce ne sâ tsau pas dè sâ taupâ, cé que vâo einmodâ la nièze coumeincé à l'âi moodrè lè z'orolhès et lè piautès tant qu'ié què l'autro l'âi châotè dessu, et on iadzo eimbrîyi, l'est à cé qu'ein pão lo mè.

L'est cein qu'est arrevâ à noutrè dzeins.

Lo notéro fasâi boutséri ! lo caion étai dza su lo trabetset, et y'avâi découtè lo tia-caions, la fenna que làvè lè bouès, don la tripière, et, dè bô savâi, on moué dè vezins et vezenz avoué lão boébo que vouaitvont copâ lè jambons, rontrè lè piotons et déchicotâ l'Anglais. Coumeint dè justo, lo notéro étai quie assebin.

Adon Cobasset qu'allâvè à la frêteri sè met à derè, en passeint devant tot cè mondo.

— Caion dè notéro ! Caion dè notéro ! pè dou iadzo !

Lo couriâo quand l'out cein l'âi dese : « Ne vu rein vo repondre, mâ déman, vo pâodè comptâ dè traci devant lo dzudzo ! »

Dinse de, dinse fe. Lo notéro lâivè sè témoins et y'en avâi 'na ribandâ, kâ ye fe citâ ti cilliao qu'êtiont déveron lo trabetset et l'einvoyû la plieinâto ào dzudzo dè pé.

Lo leindéman, quand l'huissié fe eintrâ Cobasset et lo notéro devant lo dzudzo, stuce fe à Cobasset.

— Monsu lo notéro vo z'attiusè de l'avâi traitâ dè « caion » pè devant lo mondo, qu'ai vo à repondre ?

— Yè à repondre, Monsu lo dzudzo, fe Cobasset, que tot cein l'est dâi meintéri et dâi dzâniâs, kâ n'è jamé de ào notéro que l'étai on caion. Vouaique l'affèrè : ein alleint colâ, yè de ein passeint devant lo trabetset : Caion dè notéro !... Coumeint vo derâi : vouaique on caion qu'appartint à n'on notéro, àobin vouaique 'na robâ dè menistre, vouaique on sabro dè vortigeu équeceptrâ, équeceptrâ, mâ juro, su ma concheince, que n'è pas volliu derè oquîè d'autro !

— Qu'ai-vo à dire ? monsu lo notéro ?

— Se l'est dinse, l'est bon, fâ lo gratta-papai, retro ma plieinâta; mâ on autre iadzo, fèdè atteinchon, Cobasset !

Adon lo dzudzo lão dese que poivont ti dou sè reteri et reind on dzudzèmeint ein metteint lè frais su lo compto dè l'Etat.

Et vouaique coumeint, quand on a 'na bouna lama, on pâo insurtâ dâi brâvès dzeins sein que y'aussé a réderè, sein couson dè l'ameinda et ni de l'hostiau

C. T.

Argot fin de siècle

• A GENÈVE

John. — Salut ! où t'en vas-tu comme ça ?

Camille. — A la boîte (magasin ou atelier) où j'ai oublié mon paletot. Et toi, où vas-tu te balader ?

John. — Je m'en vais à la *baraque* vite boulotter un morceau et puis filer à une assemblée qui décidera si oui ou non ou fera la course à Dijon.

Camille. — Mais ne m'as-tu pas dit que votre caisse était à sec ?... Comment ferez-vous ?

John. — Notre caisse est sevrée de *galette*, c'est vrai, mais on a toujours la ressource de faire abouler les fonds du *paternal*. Et puis ceux qui sont bien notés chez le *galeux* (patron)

arrivent à se faire avancer leur demi mois. De la *brûaise*, vois-tu, quand il en faut, ou en trouve toujours.

Camille. — Ouais ! c'est *môelleux* ce moyen-là. C'est *mon auteur* qui ferait du *chenabre* (bruit) si j'en essayais !

John. — Le mientempêtera pour commencer, puis il *aboulera* tout de même, quitte à me faire la tête (la mine) pendant huit jours.

Camille. — Je ne t'ai pas vu hier soir au Crocodile ; c'est tant pis pour toi. Ce qu'on a *rigolé*, c'était à se *tordre les flanelles* . . . La bière était fameuse ! . . . Je crois, ma parole, que j'étais *pompette* en me mettant au *pieu* (lit) ; mais le lendemain voulant prendre mon *distac*, je m'aperçais que je n'avais plus le *rond*.

John. — Alors que fais-tu quand tu es dans la *dèche* ?

Camille. — Je vis de privations pendant un jour, ensuite j'emprunte à un camarade.

John. — Et s'il est, lui aussi, dans la *panne* ?

Camille. — Je m'adresse à un autre.

John. — Et si tu réussis ?

Camille. — Je lui serre la *rame* (main) bien fort et il se montre heureux de ma reconnaissance.

« Voilà un échantillon d'argot genevois, nous dit un de nos abonnés de Genève, en nous transmettant ce qui précise. Me ferez-vous le plaisir de publier un jour dans le *Conteur* l'argot en usage à Lausanne et dans le Canton de Vaud. Evidemment, il en existe un. »

Nous ne demanderions pas mieux que de pouvoir répondre au désir de notre correspondant, mais nous ne sommes pas suffisamment renseignés pour le faire. Les personnes de Lausanne ou du Canton qui voudront bien nous communiquer les termes d'argot de leur localité, qui leur sont connus, nous feront grand plaisir. Un travail un peu complet sur cette matière aurait certainement de l'intérêt.

(Indiquer si possible l'origine de chaque mot d'argot.)

Fleur géante.

Au cours d'un voyage d'exploration dans l'île de Mindanao (archipel des Philippines), un botaniste allemand a découvert tout dernièrement une fleur étrange à laquelle les indigènes ont donné le nom de *bolo*.

Cette fleur, à cinq pétales, ne mesure pas moins de trois mètres cinquante de circonférence. Le plus petit bouton est aussi gros qu'une tête d'enfant, la tige a quatre ou cinq centimètres d'épaisseur.

Le *bolo*, détail singulier, ne se rencontre que près du sommet des plus hautes montagnes de l'archipel, et notamment sur le mont Apo, à une altitude de mille à douze cents mètres. Il se présente sous la forme d'un véritable bouquet de fleurs couvrant quelque cent quarante pieds carrés de superficie.

Le botaniste allemand affirme avoir cueilli une de ces fleurs dont le poids atteignait dix kilogrammes ! A sa connaissance, c'est la plus grosse fleur de la création. Elle appartient, suivant lui, à l'espèce des *raflesia*, plantes géantes découvertes à Sumatra il y a peu d'années.

Mon siège est fait. — Voici comment Ch. Rozan explique l'origine de cette locution populaire, que nous entendons fréquemment dans la conversation :

« Aux personnes qui vous donnent un conseil tardif, un renseignement dont il n'est plus temps de profiter, on dit : *Mon siège est fait*. C'est une allusion au mot de l'abbé Vertot. Plus écrivain qu'érudit, Vertot avait entrepris de raconter le *Siege de Malte* sans trop se préoccuper des détails historiques. On lui proposa des documents authentiques ; il accepta ; mais

quand ils arrivèrent, le livre était fini. Vertot, qui n'avait pas envie de recommencer, répondit : *Mon siège est fait* .

On se sert de la même expression pour répondre aux objections qui vous sont faites alors qu'on est parfaitement convaincu du contraire. Ainsi dans la question du rachat des chemins de fer, discutée au sein du Grand Conseil du Canton de Vaud, maint orateur, partisan de cette opération, concluait en disant : « Les faits invoqués par l'honorable préopinant ne changeront pas mon opinion sur la question du rachat : *mon siège est fait*. » (Réd.)

Automates.

Sous le titre : « Petits chefs-d'œuvre », le *Petit Parisien* a publié il y a quelque temps un intéressant article sur les automates, duquel nous détachons ces curieux détails :

Un horloger de Varsovie annonce qu'il vient d'achever la construction d'une horloge des plus curieuses, qui représente une gare de chemin de fer avec tout son matériel, toutes ses constructions, tout son personnel.

Dans une tour centrale des cadrans donnent l'heure des grandes capitales. Chaque quart d'heure met l'horloge en pleine activité. L'employé du télégraphe lance une dépêche ; les portes de la gare s'ouvrent, le chef et le sous-chef de gare paraissent sur les quais ; des employés lèvent des barrières, distribuent des tickets ; des voyageurs se précipitent sur le train qui arrive à toute vitesse, annoncé par une cloche. Enfin, c'est jusqu'au départ le mouvement habituel des gares. Le train disparaît, tout le monde rentre à son poste pour ne plus se montrer qu'un quart d'heure après.

L'horloger en question dit avoir mis seize ans à construire cette horloge.

On peut dire que la fin du siècle dernier fut véritablement l'âge des automates. Un des plus célèbres, exposé à Vienne, en 1766, existe encore. En 1783, les frères Droz, de la Chaux-de-Fonds, montrèrent en Suisse et en France plusieurs machines du même genre ; l'une représentait une jeune fille qui jouait du clavecin, une autre figurait un oiseau qui chantait, une autre encore un homme qui dessinait. Mais pas un de ces automates n'eut le succès de celui que construisit en Russie le baron de Kempen : le *Joueur d'échecs*.

Il est vrai que celui-ci n'était qu'un faux automate. Il représentait un homme de grandeur naturelle et revêtait d'un costume oriental, assis sur un siège faisant corps avec lui. Le joueur poussait les pièces de l'échiquier, les enlevait, les transportait sur une nouvelle case. On finit par découvrir que, très habilement, un homme s'introduisait, par le siège, dans le corps du Turc, qui était creux, et passait ses bras et ses doigts dans ceux du personnage. En 1809, à Schœnbrunn, cet automate fut présenté à Napoléon I^e, qui entama avec lui une partie d'échecs. A trois reprises, Napoléon fit volontairement une fausse marche du cavalier. L'automate remettait très gravement chaque fois la pièce à sa place. Mais, à la quatrième reprise, il n'y tint plus, passa la main sur l'échiquier et, dans un accès de mauvaise humeur, renversa toutes les pièces. Napoléon se leva en souriant et parut satisfait d'avoir fait perdre patience même à un automate.

C'est dans l'art de l'horlogerie que les petits chefs-d'œuvre de mécanique ont surtout été réalisés. L'un des plus anciens de ceux-là est celui qu'au quatorzième siècle on voyait à Lunden, en Suède.

C'était une horloge si artistement combinée que, lorsqu'elle sonnait les heures, deux cavaliers se rencontraient et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner. En France, tous les beffrois de nos villes du Nord avaient aussi leurs personnages animés. A Cambrai, « Martin » et « Martine » sortent encore, au moment où l'heure va sonner, de l'intérieur du beffroi, chacun par une porte opposée, et, armés de marteaux — d'où leur vient leur nom — Martine frappe sur une petite cloche les quarts et les demies, Martin frappe l'heure sur la grosse cloche.

L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg est moins simple. Je ne reproduis pas, bien entendu, le détail des indications qu'elle donne au

point de vue des heures, des dates, des révolutions célestes. Je m'en tiens à sa description mécanique. Deux génies ailés sont assis aux deux côtés du petit cadran ; à chaque quart d'heure, celui de droite frappe sur un timbre un coup, qui est à l'instant répété, au-dessus de chaque cadran, par un automate représentant l'un des quatre âges de la vie. L'Enfance donne le premier quart, l'Adolescence le second, la Virilité le troisième, la Vieillesse le quatrième. La Mort, que l'on voit sur un piédestal, à côté de la Vieillesse, est chargée de frapper les heures. Et, chaque fois, le second des petits génies ailés retourne un sablier qui s'écoule en une heure. A midi, à la sonnerie des heures, succède une procession des douze apôtres, qui, s'inclinant d'une manière particulière à chacun d'eux, viennent saluer le Christ, lequel étend les mains sur eux et les bénit ; en même temps, le coq, perché sur une tour placée à gauche, agite ses ailes et fait entendre trois fois son chant de victoire. Des chars portant des figurines sortent alternativement d'un groupe de nuages placé au-dessus du cadran des heures et indiquent les jours de la semaine.

Comme complication, l'horloger de Varsovie n'a guère trouvé mieux, s'il a fait plus « moderne ».

Mangez avant de dormir.

Les médecins et les hygiénistes sont de singuliers gens. Pendant un certain temps ils signalaient telle pratique comme mauvaise, dangereuse, antihygiénique, puis un beau jour : « Nous avons changé tout cela », disent-ils et ils recommandent ce qu'ils avaient proscrit. Ils nous ont assuré jusqu'ici qu'il fallait éviter de manger avant d'aller au lit. Voici maintenant qu'ils disent le contraire : ô Molière, où es-tu ? Bref, voici la chose :

Mangez avant de dormir, dit le *Journal d'hygiène*, qui établit comme suit le bien fondé de son conseil :

Nombre de personnes, bien que non malades, sont faibles et maigres. Cela tient au long espace de temps qu'elles laissent entre le déjeuner et le dîner, et surtout à la vacuité de l'estomac pendant le sommeil, qui amène l'insomnie et une faiblesse générale.

La physiologie nous apprend que, pendant la veille tout aussi bien que pendant le sommeil, il se fait un continu échange entre nos tissus.

Il semble donc logique de penser qu'un supplément de nourriture doit être continué surtout pendant le moment où notre organisme est sous l'emprise de la faiblesse.

Si l'exercice corporel est suspendu pendant le sommeil, par contre, la digestion, l'assimilation et l'activité nutritive persistent ; les aliments fournis pendant cette période produisent plus d'éléments que ceux qui sont détruits et augmentent la vigueur générale en même temps que le poids.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, à 8 h. du soir, pour les adieux de la troupe et la clôture de la saison dramatique : **Le courrier de Lyon**, drame en 5 actes et 6 tableaux, — Billets en vente chez MM. Tarin et Dubois. — Tramway à la sortie, pour Lutry et la Pontaise.

OPÉRA. — Le 12 courant, sera donnée la première représentation de la saison d'opéra. Encouragé par le résultat obtenu l'année dernière, le Comité du théâtre — assuré du concours financier d'habitues et d'amis — s'est encore chargé de la direction de la saison qui va commencer. C'est là une excellente garantie. — Nous donnerons prochainement le tableau de la troupe et le répertoire.

L. MONNET.

Les magasins populaires de MAX WIRTH, à Zurich, Bâle et St-Gall expédient de l'étoffe en quantité tout à fait suffisante pour :

1 habit d'ouvrier , extrêmement solide	Fr. 5
1 complet pour monsieur , chevroté	
pure laine . . .	12 —
comme . . .	4 80
1 vêtement pour garçon en étoffe durable.	5 —

Echantillons d'étoffes pour habits de messieurs, de garçons et de dames, et marchandises en toile et en coton franco à chacun.

Adresse : **Max Wirth, à Zurich.**

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*